

2<sup>e</sup> Année. - N° 12.

Le numéro : 25 centimes

7 Janvier 1915.

# LE PAYS DE FRANCE

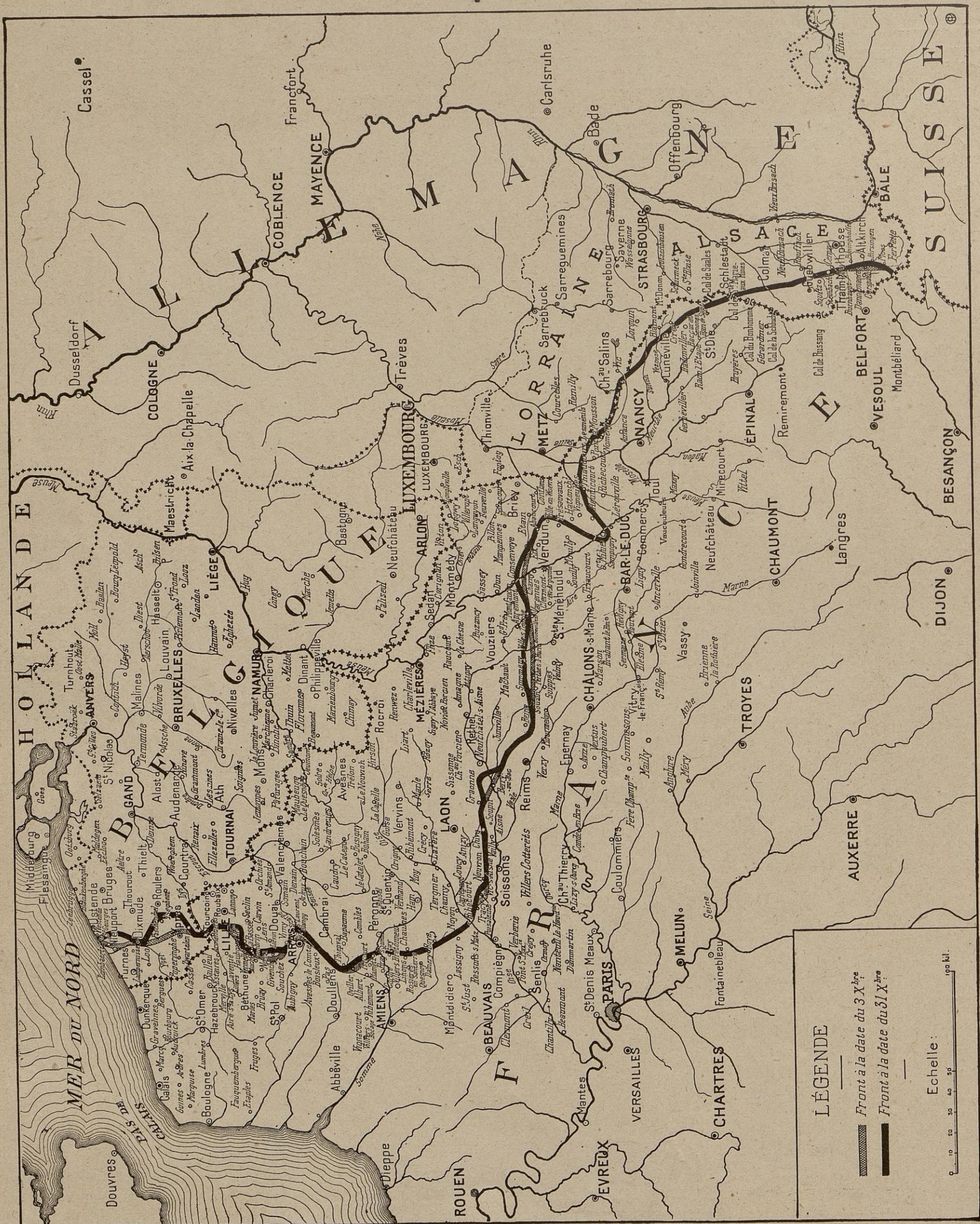


*Boucherie, près du Front.*

Organe des  
ÉTATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Édité par  
**Le Matin**  
2.4.6.  
boulevard Poissonnié  
PARIS

# LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914



# **LE FRONT OCCIDENTAL**

# LA SEMAINE MILITAIRE



OFFENSIVE, que le généralissime Joffre demande à ses troupes, s'est développée, cette semaine, sur toute l'étendue du front. Partout, en son ensemble, elle a été heureuse ; parfois brillante.

Le 24, nous progressons à la sape, et nous repoussons une attaque devant Lombaertzyde. L'armée belge jette des détachements au sud de Dixmude, sur la rive droite de l'Yser, et organise une tête de pont. A Zwartelen, au sud d'Ypres, nous enlevons un groupe de maisons. Le lendemain et le surlendemain (25 et 26), les deux artilleries se canonnent de façon intermittente. Ce jeu continue le dimanche 27. Le 28, nous progressons toujours du côté d'Ostende, mais nous perdons un élément de tranchée au sud d'Ypres, à Hollebeke. Le 29, au sud de Nieuport, nous enlevons le village de Saint-Georges et nous nous y établissons. L'occupation de ce village, dans une région inondée où nous ne pouvons progresser que très lentement, renforce heureusement, aux abords de la Meuse, les positions occupées par les contingents franco-belges.

Dans la région de l'Artois et de la Picardie, le brouillard intense a rendu les opérations presque impossibles. Le 24, aux abords de Lassigny, les deux artilleries ont échangé des projectiles. Nous progressons légèrement au nord-est d'Albert. Dans le bois de Saint-Mard, à l'est de Tracy-le-Val, nous repoussons une attaque vigoureuse. Ces progrès continuent le 25, entre Vermelles et Loos, au nord d'Albert, où nous prenons des maisons et une tranchée (la Boisselle) ; au sud d'Amiens, vers Lihons et Roye. La journée du 26 est occupée à repousser les contre-attaques de l'ennemi, qui tend à nous reprendre les gains de la veille. Le 27, cette ardeur allemande se précise par deux attaques consécutives d'infanterie. Elles sont soutenues d'un feu d'artillerie très vif, dirigé contre nos troupes installées à la Boisselle. L'échec de ces diverses tentatives est complet. Et, d'autre part, nous tenons ferme dans les tranchées de Puisaleine, région de Tracy-le-Val. Rappelons que Puisaleine est à proximité du croisement des routes nombreuses qui conduisent à l'Oise, vers Noyon et Laon.

Les engagements livrés autour de la Bassée ont été motivés par la conquête, la perte, puis la reconquête du pont qui rejoint ici les deux rives du canal. Les journaux anglais donnent des détails sur cette lutte qui a été particulièrement vive. La conclusion de tous ces engagements en Artois est notre avance sensible sur Lens.

Les nouvelles de Champagne, d'Argonne et des Hauts-de-Meuse sont satisfaisantes.

Dans la région de l'Aisne (24), près du chemin de Puisaleine, les zouaves soutiennent brillamment le choc de l'ennemi. Nous consolidons, en Champagne, nos progrès dans la région de Craonne. De même près de Perthes. Toutes les contre-attaques de l'ennemi se brisent, tandis que nous enlevons 400 mètres de tranchées allemandes au nord-ouest de Mesnil-les-Hurlus.

D'autre part, nous gagnons un peu de terrain dans le bois de la Gruerie et dans le bois de Consenvoye. Notre artillerie bouleverse et vide plusieurs tranchées ennemis dans la forêt d'Apremont. Verdun est isolé du théâtre de la guerre par un rideau de brume.

Notre succès, dans la région de Mesnil-les-Hurlus, se continue le 25. Nous chassons l'Allemand des tronçons de tranchées qu'il occupait encore, et maintenant nous sommes maîtres de toute sa première ligne de défense. Cette veine heureuse se soutient. Le 27, au sud de Saint-Hubert, une compagnie gagne encore 200 mètres. Toutes les contre-attaques tentées dans la région de Perthes, après un violent bombardement, échouent.

La rude tempête qui sévit le 28 arrête les opérations sur la plus

grande partie du front. Elle couvre le bruit d'une canonnade intermittente dans la vallée de l'Aisne et en Champagne. A signaler pourtant, que, sur les Hauts-de-Meuse et en Argonne, les nôtres profitent de la tourmente pour faire quelques progrès qui ont leur prix.

Ces heureuses dispositions se confirment le 29, dans le bois de la Gruerie, de Bolante, de Courtechausse, sur les Hauts-de-Meuse, à Bois-Brûlé, à l'ouest d'Apremont.

Ces succès provoquent à l'ordinaire une recrudescence de l'activité allemande. Celle-ci se manifeste le 30, dans la vallée de l'Aisne et en Champagne, par un violent bombardement auquel notre artillerie lourde répond avec efficacité. Il en va de même sur les Hauts-de-Meuse.

En Lorraine, dans les Vosges et dans la Haute-Alsace, nous sommes tenus de garder une situation quelque peu expectante, à cause des renforts importants que l'adversaire transporte entre Mulhouse et Huningue. Cependant, le 24 décembre, au nord-est de Saint-Dié, dans la région du Ban-de-Sapt, notre infanterie a fait un bond en avant. Elle s'établit sur le terrain gagné, le conserve, l'organise. Le jour de Noël, notre artillerie oblige l'ennemi à évacuer plusieurs tranchées, dans le bois d'Ailly et dans la forêt d'Apremont. Le 27 décembre, à l'est de Saint-Mihiel, entre Meuse et Moselle, les Allemands dirigent deux attaques vives contre la redoute du Bois-Brûlé. Ils sont repoussés. Le 28, ils bombardent la gare de Saint-Dié sans réussir à interrompre le service de la voie ferrée. Le 30, dans les Vosges, l'attaque qu'ils prononcent sur la Tête-de-Faux se brise.

En Haute-Alsace, nos progrès méthodiques nous conduisent à l'occupation des hauteurs qui dominent Cernay. Dans cet effort bien conduit, nous progressons le 26 et le 27. Le 28, nous repoussons une contre-attaque au nord-est de Steinbach. Le 29, nous investissons ce village et nous nous emparons des ruines du château.

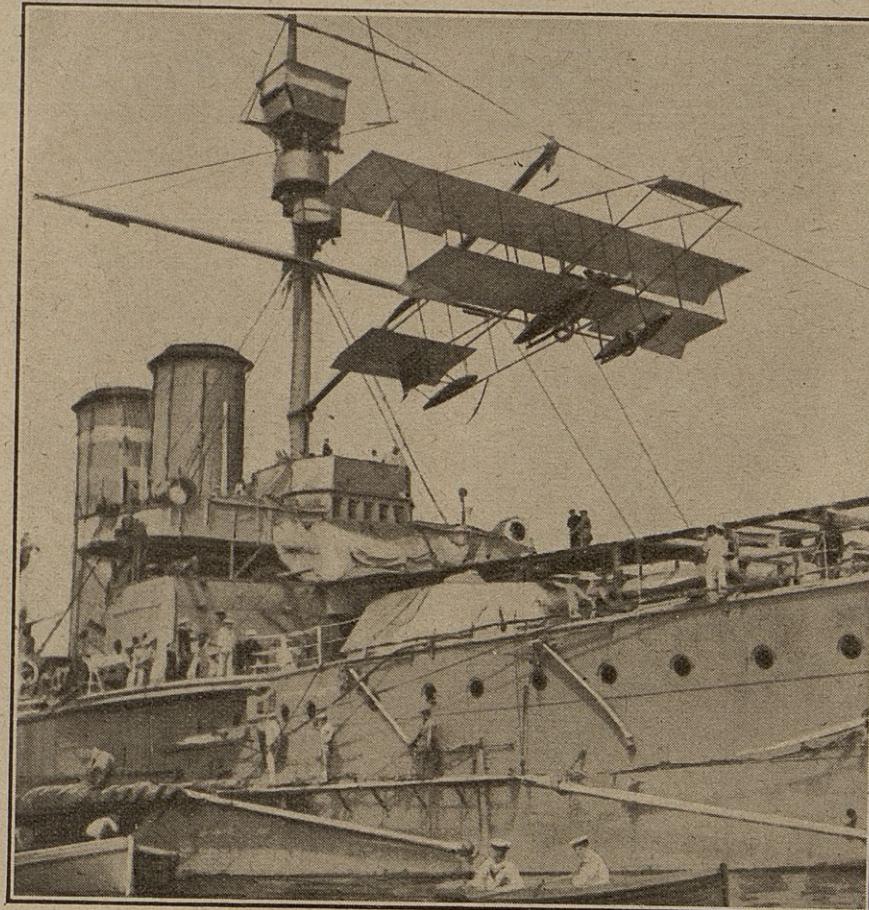
Les faits saillants de cette semaine ont été des opérations d'avions, de dirigeables et d'hydravions.

Le 27 décembre, sans aucune raison d'ordre militaire, un dirigeable allemand est venu lancer une dizaine de bombes au-dessus de Nancy. C'est l'occasion de rappeler que nos avions, guidés par un esprit tout différent, ont bombardé, à Frescaty, des hangars d'aviation ; à Metz, un groupe de casernes et une gare où des mouvements de trains étaient signalés.

Le même respect du droit des gens a inspiré la magnifique riposte à l'attentat de Scarborough, que nos alliés les Anglais viennent d'infliger à notre ennemi. Ils ont choisi, pour dater cette action d'éclat, la fête traditionnelle de Noël. Pour la première fois, le monde aura vu une action combinée entre cuirassés, sous-marins et hydravions. Les hydravions britanniques sont partis de la région d'Héligoland, escortés par un croiseur léger, une force de destroyers et des sous-marins. Les Allemands leur ont opposé deux zeppelins, quatre avions et plusieurs sous-marins. Les zeppelins ont été mis en fuite par les canons de l'*Undaunted* et de l'*Aerthusa*. Les bombes jetées des avions allemands n'ont atteint aucun des navires anglais.

Ces vaisseaux sont restés trois heures dans les eaux de Cuxhaven, sans être attaqués par aucun navire de surface. Ils ont réussi à réembarquer six aviateurs sur sept.

Ce Cuxhaven est un port fortifié à l'embouchure de l'Elbe, base principale des forces aériennes mises au service de la marine. C'est, en quelque sorte, l'avant-port de Hambourg. Aussi, en dehors des dégâts causés par ce raid et dont les Allemands cachent soigneusement l'importance, on n'a pu taire que l'impression ressentie a été des plus vives en Allemagne. Désormais, les escadres germaniques ne se croiront plus en sécurité dans leurs ports et derrière leurs fortifications.



APRÈS UNE RECONNAISSANCE, UN HYDRAVION EST RAMENÉ À BORD D'UN CUIRASSÉ ANGLAIS.

## LES TRANCHÉES



Ces bûcherons au travail, dans les bois d'Alsace, ce sont nos soldats qui préparent leurs tranchées.



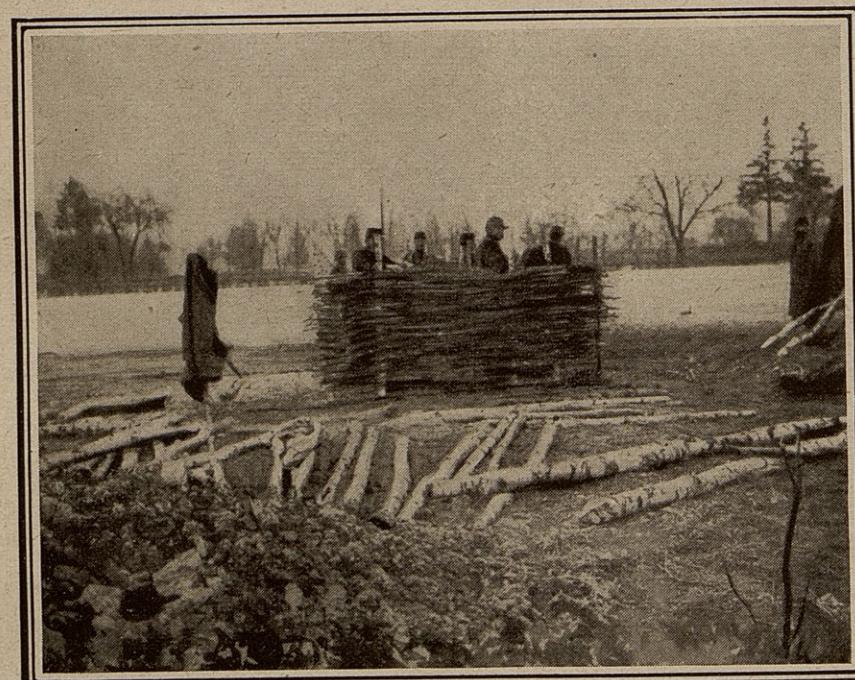
Sur un chariot, ils rapportent les bois coupés qui serviront à faire des fascines.



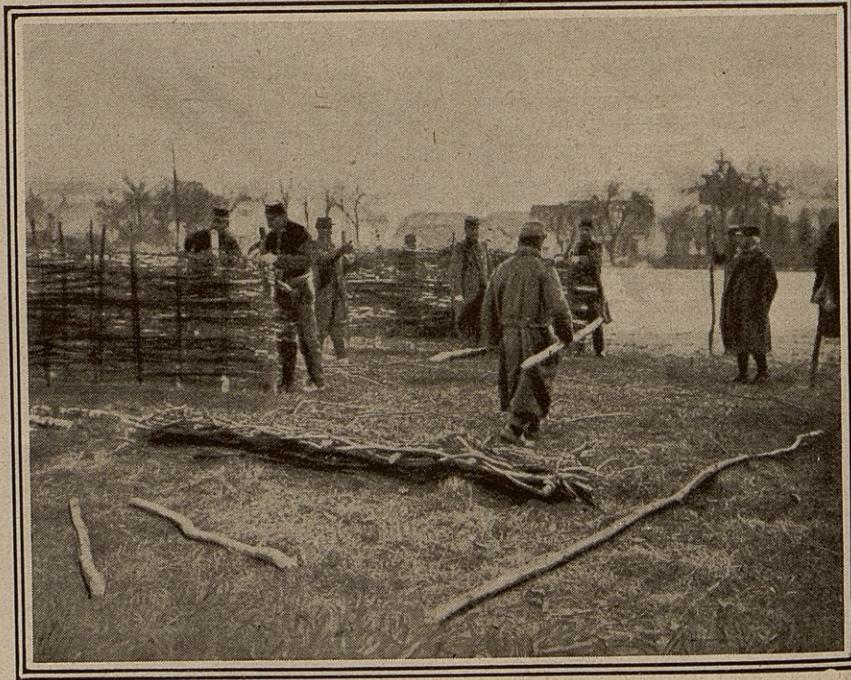
Le chariot ne suffit pas ; sur leur dos, nos soldats apportent des fagots pour les tranchées.



Le bois est débité à la scie et à la cognée : il ne servira pas à faire du feu.



Ces claires, artistement tressées, formeront les fascines qui abritent les tranchées contre les projectiles ennemis.



Nos soldats travaillent vivement : la guerre leur aura appris tous les métiers.

## LES TRANCHÉES



Comme les Allemands, nos soldats vont devenir terrassiers : voilà l'officier qui trace le plan de la tranchée à creuser.



Les premiers coups de pioche sont donnés : la direction de la tranchée se dessine ; il n'y a plus qu'à la faire assez profonde.



Le trou s'agrandit : la terre et les pierres extraites sont entassées au bord de la tranchée ; ainsi seront constitués d'excellents abris.



La tranchée va être finie : les hommes y disparaissent presque entiers ; encore quelques pelletées à enlever et ils seront à l'abri.



Afin que les terres ne s'éboulent point, on garnit les parois de claires ; dommage qu'on ne puisse faire aussi des parquets.



La tranchée est terminée ; on recouvrira le tout d'un toit fait de branches et de terre, et les shrapnells pourront pleuvoir.

## ANCIEN ET MODERNE



L'entrée fortifiée de la ville de Bergues. Une automobile va franchir le pont-levis baissé.



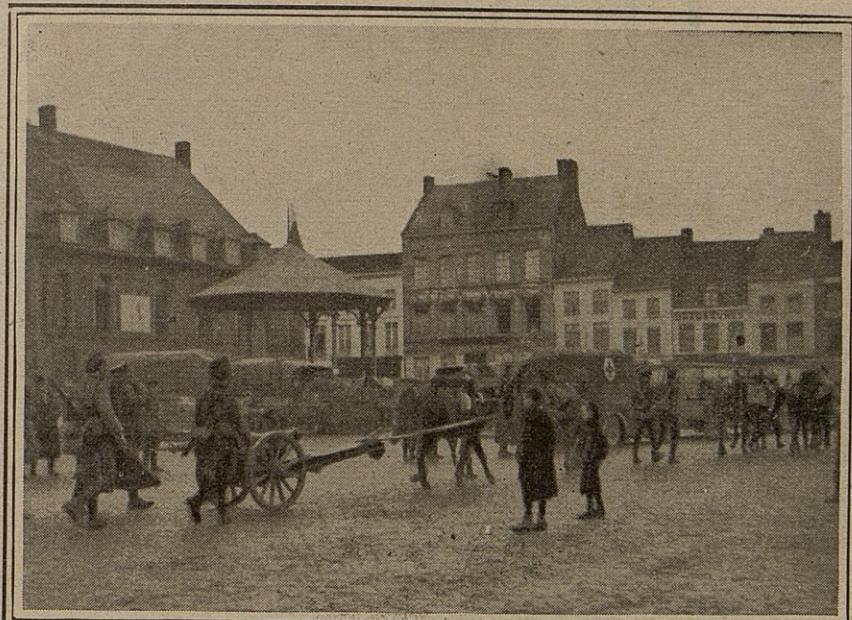
## LES CANONS AUSSI SONT BLESSÉS

Dans cette cour d'usine, une forge d'artillerie est installée : ramené du champ de bataille, un canon de 75 reçoit des soins empressés.

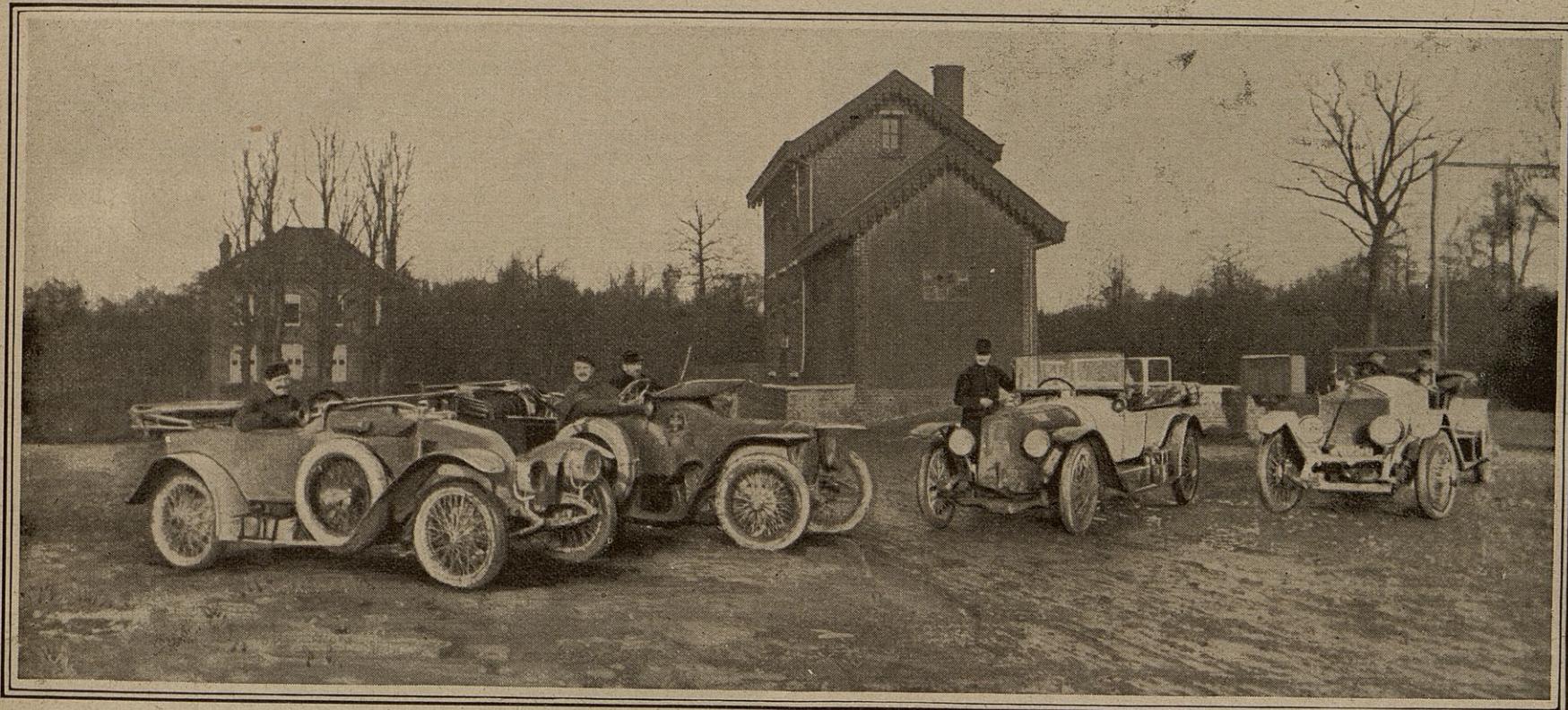
## NOS ALLIÉS ANGLAIS



Les Indiens ont leur artillerie de montagne. Voilà les mulets chargés de munitions qui partent en file... indienne.



La pièce de montagne avec son affût : elle est traînée par des mulets ; les Indiens l'escortent.



Devant la maison où travaille l'état-major de l'armée anglaise, les automobiles attendent les ordres.



Un canon de montagne de l'armée indienne est en route pour le prochain combat.



Avant de conduire ses troupes sur le front, l'officier anglais les passe en revue.

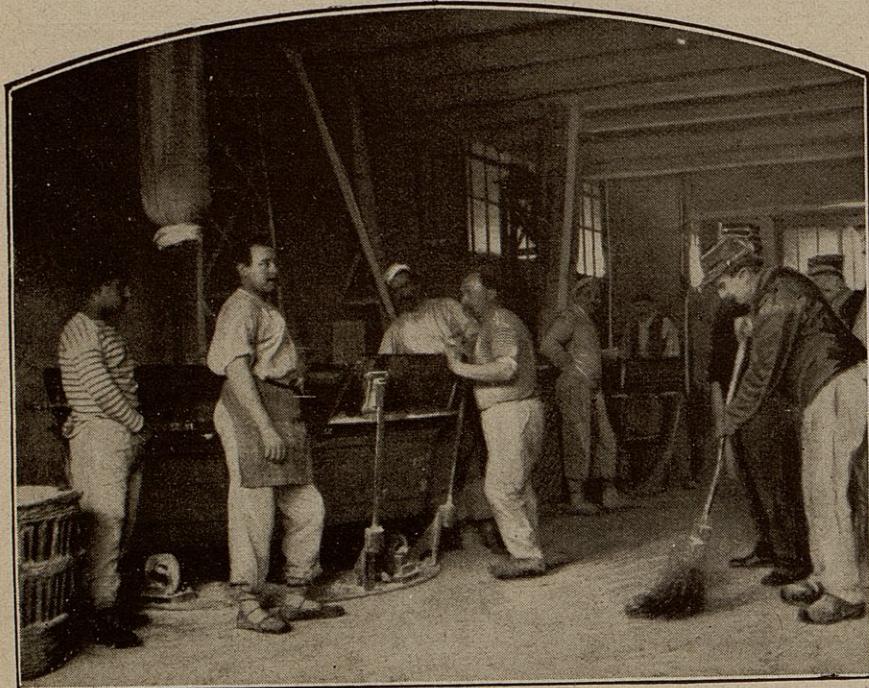
# LE VENTRE D'UNE ARMÉE

Pour ravitailler une seule de nos armées, il faut, chaque jour, 200 wagons qui transportent un million et demi de kilos



E ravitaillage de nos armées s'est opéré, depuis le début de la guerre, d'une façon parfaite : tel est l'hommage que généraux et troupiers ont été unanimes à rendre au service de l'intendance militaire. Nos soldats n'ont pas eu à souffrir de la faim ; des lettres venues des tranchées se plaignent même de l'abondance des vivres.

Que nous sommes loin de l'excuse invoquée par les Autrichiens au sujet



LES PÉTRINS MÉCANIQUES.

de leur défaite en Serbie !... « Si nous avons été battus, ont-ils dit officiellement, c'est que nos troupes n'ont pas été ravitaillées et que dix mille hommes sont morts de froid et de faim. »

Pour se rendre compte de la façon dont se fait le ravitaillage de nos armées, il faut voir à l'œuvre le service de l'intendance ; il est difficile de concevoir l'énorme quantité de denrées de toutes sortes que nécessite la nourriture de millions d'hommes en campagne ; il faut se rendre compte de la méthode qui préside à l'organisation de ces vastes entrepôts où sont rassemblées d'abord, expédiées ensuite, les rations journalières de nos soldats. Chaque armée à son camp de ravitaillage ; la visite de l'un d'eux permettra de saisir en pleine action cet organisme essentiel de la guerre.

Ces camps se dénomment « stations-magasins », et voici la définition technique qu'en donnent les règlements militaires :

« Les « stations-magasins » (S. M.) servent à maintenir disponibles, à une distance peu considérable du théâtre de la guerre, les approvisionnements de toute nature, et constituent un régulateur indispensable des mouvements de matériel, soit vers l'armée, soit vers l'intérieur. »

Ce titre de « station-magasin » est bien modeste pour le formidable travail qui s'y fait tous les jours : l'organisme que nous allons voir fonctionner a pour objet, en effet, de ravitailler toute une armée, c'est-à-dire plusieurs corps d'armée avec tous leurs services ; ici, on doit pourvoir à la nourriture de 300.000 hommes.

Evidemment, c'est une « station » et c'est un « magasin » ; mais cette station, où s'alignent parallèles vingt voies de garage, reçoit quotidiennement trois ou quatre cents wagons et en expédie au moins deux cents. Mais ce magasin occupe une surface de plus de dix hectares : bâtiments où s'engouffrent sacs, caisses et tonneaux ; hangars où s'amoncellent des forêts de bois coupé ; boulangeries où, nuit et jour, rougeoient les fours en activité : tentes qui recouvrent tonneaux de pétrole, bidons d'essence, d'huile et de graisse ; usine d'électricité pour l'éclairage et la force motrice ; écuries et parcs à bestiaux où mugissent quatre mille bœufs ou vaches, où grognent autant de porcs.

Jour et nuit, dans cette « station-magasin », travaillent deux mille hommes des C. O. A. (commis et ouvriers d'administration), sous la direction d'un sous-intendant militaire ; et cette petite ville, où tout se fait avec une méthode, une précision admirables, constitue le ventre d'une armée.

Quand on pénètre dans ses murs, on est tout d'abord frappé du silence et de l'ordre qui règnent dans cette ruche en activité ; non que ce soit un silence monastique : les hommes parlent, agissent et plaisent ; mais les rouages

sont si bien organisés que l'on ne perçoit ni le moindre heurt, ni la bruyante ardeur d'ouvriers que l'on talonne.

Au fur et à mesure que nous parcourons les divers quartiers de ce camp d'approvisionnement, notre guide nous cite des chiffres fantastiques.

**Le pain.** — Il faut quotidiennement, pour l'armée que l'on ravitailler d'ici, 300.000 rations de pain : la station-magasin peut en fournir 200.000 ; le reste est envoyé directement par d'autres boulangeries militaires.

Ces 200.000 rations représentent 150.000 kilogrammes de pain.

Quatre boulangeries, comprenant 16 pétrins mécaniques et 80 fours démontables, assurent cette production.

Les farines arrivent par wagons de différents points du territoire. Comme elles sont de diverses qualités, que leur état de conservation n'est pas toujours identique, il convient d'abord de les mélanger : un mélangeur mécanique fait ce premier travail à la proportion voulue. De nouveau ensachées, les farines filent le long de câbles de fer vers les pétrins mécaniques où elles sont déversées par une manche en toile.

La levure, l'eau et le sel nécessaires sont ajoutés : il faut, tous les jours, 1.100 à 1.200 kilogrammes de sel.

Les pétrins sont mis en marche ; si l'un d'eux s'arrête par suite d'une avarie quelconque, on pétrit à bras.

La pâte est disposée dans de petits paillassons : quand elle a levé, chaque pain est marqué à la date du jour et l'on enfourne.

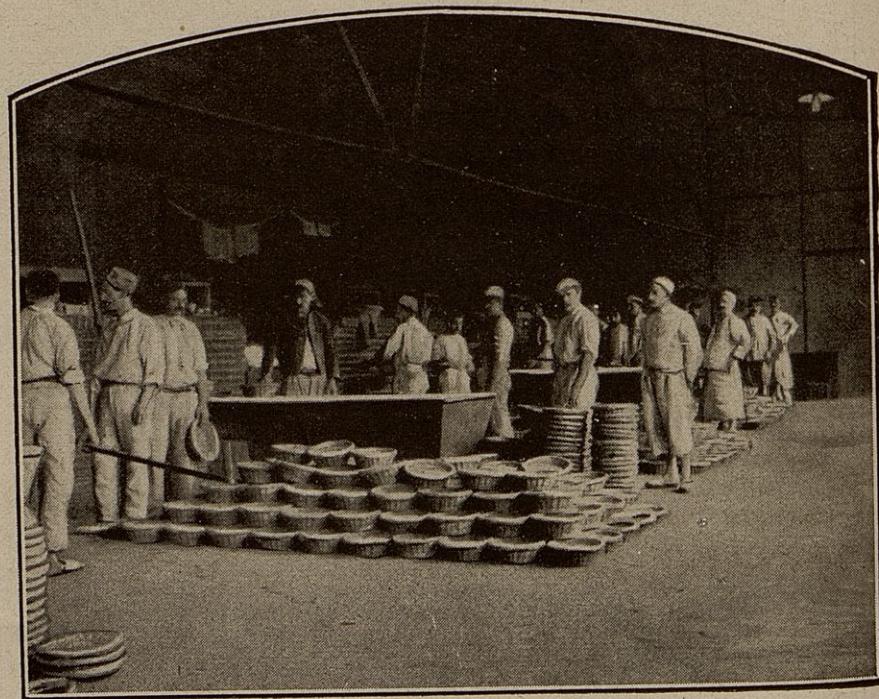
Un brigadier, sans discontinuer, pousse et retire sa pelle, qu'essuie un servant ; chaque fournée contient 135 à 140 pains.

La cuisson terminée, les pains sont rangés dans les grands casiers de la panneterie, d'où une équipe les transporte dans les trains, à raison de 5.000 par wagon.

Près de 700 hommes sont employés à ce travail de panification : ils se divisent en deux équipes, car on travaille jour et nuit. Chaque boulangerie comprend un officier ou adjudant, un sous-officier, un brigadier principal pour cinq fours ; un brigadier, deux pétrisseurs et un servant par four.

Pour chauffer les fours on brûle, chaque jour, 40.000 kilogrammes de bois ; le débit d'une scierie mécanique installée près des boulangeries ne suffit pas ; il a fallu lui adjoindre des hommes de corvée qui sciennent et fendent le bois supplémentaire.

**La viande.** — Les bêtes destinées à la nourriture des troupes ne sont pas abattues, on le sait, à la station-magasin. Elles sont expédiées vivantes à l'armée.



UN GROUPE DE CINQ FOURLS.

Ainsi que nous l'avons dit, les écuries et les parcs contiennent 4.000 têtes environ. Tous les jours, il faut fournir une moyenne de 300.000 rations ; ce sont 500 à 600 bœufs ou vaches qui, tous les jours, sont embarqués pour le front.

Une fois par semaine, on donne à nos soldats de la viande de porc ; pour ce jour-là, 1.000 à 1.500 porcs vivants sont expédiés aux abattoirs de l'armée.

**Légumes, pâtes et fromages.** — Le pain et la viande constituent le fond du menu ; mais nos braves troupiers réclament souvent contre cette abondance de viande ; ils voudraient des légumes. On leur en expédie cependant, et par quelles quantités !

Tous les jours, la station-magasin doit donner soit des pommes de terre, soit des haricots ou du riz, soit du fromage, des pois cassés ou du macaroni, et des choux tous les cinq jours. La ration est calculée à raison de 100 grammes pour le riz, les haricots, le fromage, les pois cassés et le macaroni, de 750 grammes pour les pommes de terre et de 1 kilogramme pour les choux.

Multipliez ces chiffres par 300.000 rations et vous arrivez à des totaux fantastiques.

C'est ainsi que l'expédition seule des choux représente 3.000 quintaux ; chaque jour, à pleins tombereaux, les maraîchers du voisinage viennent les déverser à la « station-magasin », où ils s'amoncellent en une pittoresque montagne verte.

Et les autres denrées ! La multiplication donne, comme produit : 225.000 kilos de pommes de terre, 30.000 kilos de haricots, 30.000 kilos de riz, 30.000 kilos de fromage, 30.000 kilos de pois cassés, 30.000 kilos de macaroni !

Ajoutez à cela des sardines, du thon en quantités correspondantes.

**Le sel.** — Il faut assaisonner cette cuisine : l'odeur du salpêtre ne remplace pas le sel. Aussi, chaque jour, 60 quintaux (6.000 kilos) de sel sont expédiés vers le front.

**Café et sucre.** — Le « jus » cher à nos troupiers. Se doutent-ils, nos soldats, de la quantité formidable de café que nécessite cette boisson si plaisante, mais si appréciée : 7.200 kilos de café torréfié sont envoyés quotidiennement à la seule armée que l'on ravitailler ici.

Ce café est torréfié tous les jours ; vous pensez bien qu'il ne s'agit plus de la brûloire de nos pères, que l'on tournait d'un geste lent et cadencé. On a installé quatre torréfacteurs monstrueux ; imaginez une sphère d'environ un mètre de diamètre ; elle roule, suspendue au milieu d'un four chauffé au bois ; automatiquement, par un système de contre-poids, lorsque la torréfaction est parvenue au degré voulu, les portes du four s'ouvrent, la sphère sort et vient déverser son contenu sur un vaste plancher où s'opère le refroidissement.

Chaque torréfacteur contient 80 kilos de café ; on fait vingt-quatre brûlées par jour, les quatre torréfacteurs brûlant à la fois.

Pour sucer cette immense tasse de café, il faut du sucre en proportion. Il en est expédié, journallement, 9.600 kilogrammes.

**Vin et eau-de-vie.** — Le vin arrive dans des wagons réservoirs de la région du Midi. Il est transvasé dans des tonneaux qui partiront pour la gare régulatrice.

L'eau-de-vie est également envoyée au moyen de petits fûts.

Chaque jour, il est ainsi expédié 675 hectolitres de vin et 60 hectolitres d'eau-de-vie.

La ration est fixée à un demi-litre de vin et à un seizième d'eau-de-vie par homme. Mais, dans les tranchées, les commandants d'unités peuvent augmenter ces rations ; par les froids et les journées de pluie de cet hiver, nos troupiers trouvent ainsi un stimulant qui les réchauffe un peu.

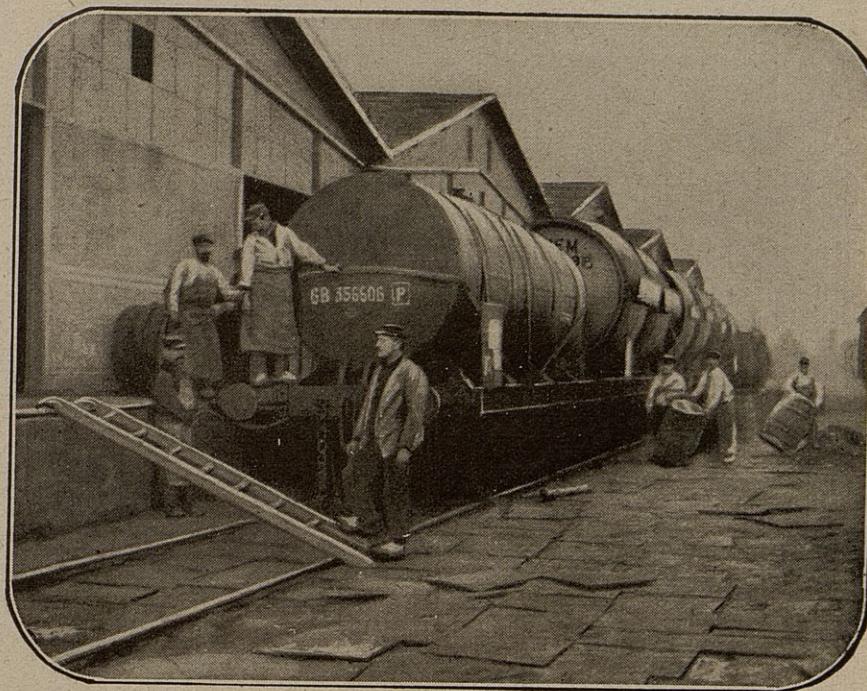
**Les vivres de réserve.** — Nous venons de passer en revue ce qu'on pourrait appeler les rations réglementaires prévues pour la nourriture des troupes.

Mais il y a aussi les vivres de réserve, dont l'expédition n'est pas régulière et n'a lieu que sur la demande des chefs de corps. Ces vivres consistent en pains de guerre, — l'ancien biscuit, — conserves de viandes, tablettes de café, potages en boîtes, eau-de-vie.

Des approvisionnements considérables existent dans chaque station-magasin.

1.500 kilos de savon, 1.900 kilos de bougies, 40.000 boîtes d'allumettes, 20.000 cahiers de papier à cigarettes, 200 kilos de tabac et de cigarettes pour les officiers, 4.000 kilos de tabac pour la troupe.

**Le chauffage.** — L'intendance doit encore assurer l'envoi de bois de chauffage et de charbon, soit pour faire la cuisine, soit pour faire du feu dans les tranchées et dans les cantonnements.



LES WAGONS-CITERNES.

Les quantités de charbon de terre et de bois sont expédiées sur demande ; quant au bois de chauffage, il en part 24.000 kilos par jour.

**Pour les chevaux.** — La station-magasin n'a pas seulement à s'occuper des hommes ; elle doit aussi fournir la nourriture des chevaux. L'armée, dont elle a le ravitaillement à sa charge, demande 90.000 rations pour ses chevaux : cela représente, pour chaque jour, 225.000 kilos de foin, 49.500 kilos d'avoine et 9.000 kilos de son.

**Pour les automobiles.** — Ce n'est pas tout. L'armée moderne a perfectionné ses moyens de transport et nul n'ignore de quelle utilité sont pour elle les véhicules automobiles. Il faut aussi les nourrir, si j'ose dire ; et voilà une quantité nouvelle et appréciable de produits à expédier.

Tous les jours, la station-magasin envoie : 450 hectolitres d'essence, 27 hectolitres de pétrole, 45 hectolitres d'huile et 450 kilogrammes de graisse. A cela, ajoutez la glycérine et le carbure de calcium envoyés sur demande.

Pour compléter l'énumération des produits expédiés, ajoutons 20 quintaux de sel dénaturé destiné à la conservation des peaux des bêtes abattues.

**Un total formidable.** — Additionnez toutes ces quantités que nous venons d'énumérer et vous arriverez à des chiffres extraordinaires. Vous trouverez que chaque jour, pour une armée, il est expédié 1.473.850 kilos, plus 1.257 hectolitres de liquides.

Cinq trains de quarante wagons en moyenne emportent ces approvisionnements vers la gare régulatrice, d'où ils sont distribués aux différentes formations.

Et maintenant, si nous multiplions ce total par le nombre de jours qui se sont écoulés depuis le commencement des hostilités, soit 158, nous arrivons au chiffre formidable de 232.868.300 kilos, en 800 trains comprenant 32.000 wagons.

**La gare régulatrice.** — Toutes ces denrées sont envoyées, par chemin de fer, vers la gare régulatrice, qui est sous la direction du service des étapes ; cette gare transmet les ordres d'envoi puis expédie les rames de wagons vers les différents cantonnements ; c'est à la gare la plus proche que viennent les voitures régimentaires, autobus et autres véhicules, pour chercher les approvisionnements et les répartir entre chaque régiment.

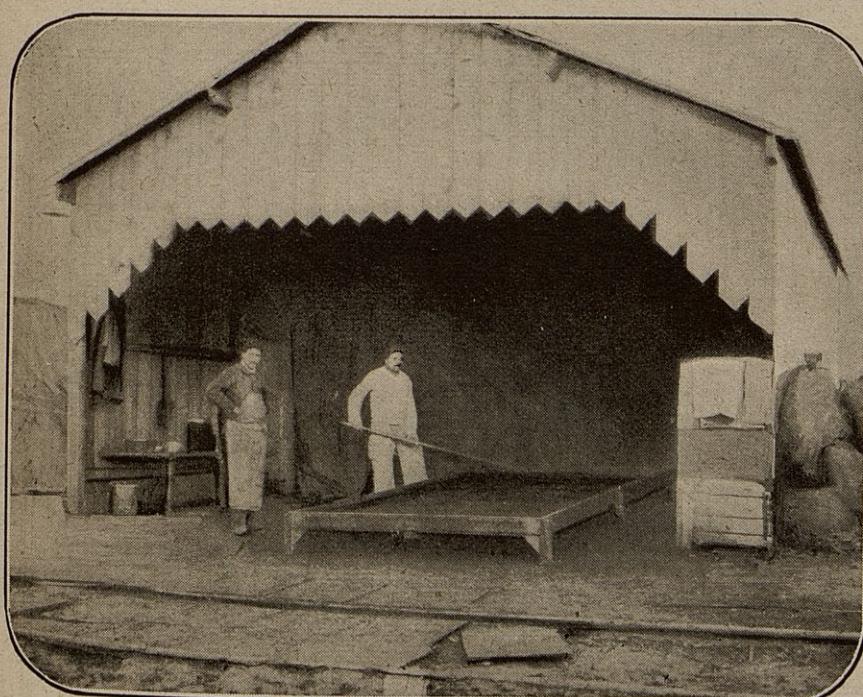
Tous ces services de l'intendance sont sous la direction du général commandant en chef, et il faut chercher là la véritable explication de leur excellent fonctionnement ; ils ne sont plus indépendants, comme au moment de la guerre de 1870.

**Les marchés.** — Une question se pose naturellement après la lecture de tous ces chiffres : à quel prix se montent ces denrées ? Combien peut dépenser par jour la « station-magasin » ?

La réponse, la « station-magasin » ne saurait la faire, car elle ne s'occupe point des achats. Les marchés ne sont pas dans ses attributions : elle reçoit et elle expédie, suivant les besoins de l'armée qu'elle ravitailler.

Les marchés sont passés par le ministère de la guerre ; par voie d'adjudication en temps de paix, de gré à gré ou par voie de réquisition en temps de guerre. Les fournisseurs présentent leur marchandise et font leurs prix, qui sont débattus par les services de l'intendance.

D'autre part, des commissions de ravitaillement fonctionnent dans toute la France ; sur la demande de l'administration de la guerre, elles achètent directement aux agriculteurs les quantités de blés, de bestiaux, de fourrages qui sont nécessaires. Ainsi se répartit, sur tout le territoire, la fourniture pour le ravitaillement de l'armée.

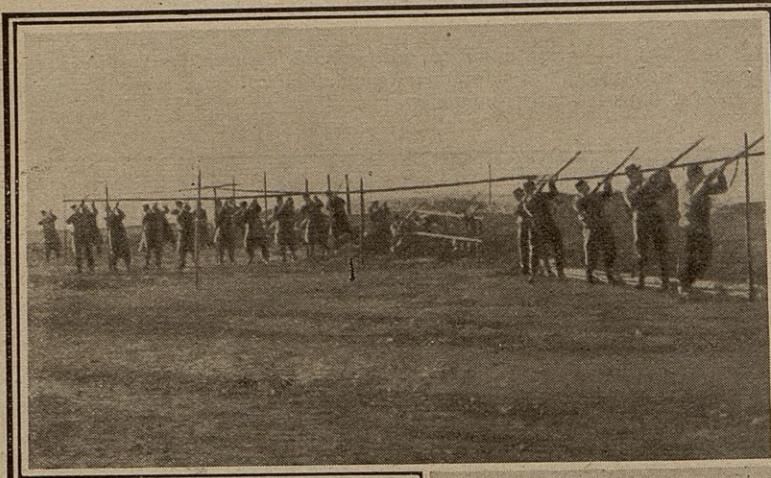


LA TORRÉFACTION DU CAFÉ.

**Un peu de confortable.** — Si la guerre actuelle a montré le perfectionnement des moyens de destruction, des instruments de mort, elle a aussi apporté un peu plus de confortable à la nourriture des troupes. Les vieux grognards de l'Epopee seraient sans doute un peu surpris de ce que reçoivent leurs cadets.

C'est ainsi que tous les jours la station-magasin envoie à son armée : 4.900 kilos de chocolat, 1.500 kilos de thé et 6.000 kilos de sucre pour ce thé ;

## L'ŒIL DE L'ARMÉE



Pour mieux viser les aéroplanes allemands, on a disposé des barres fixes sur lesquelles nos soldats appuient leurs fusils. Les deux photographies qui sont en haut de cette page montrent ce nouveau dispositif : une plus grande sûreté dans le tir permettra d'atteindre les avions ennemis dans leurs œuvres vives.

Ce procédé, récemment inauguré dans le Nord, a donné d'excellents résultats : les « pigeons allemands n'ont pas eu seulement leurs ailes percées.

Ni les dirigeables monstrueux, ni les aéroplanes rapides n'ont

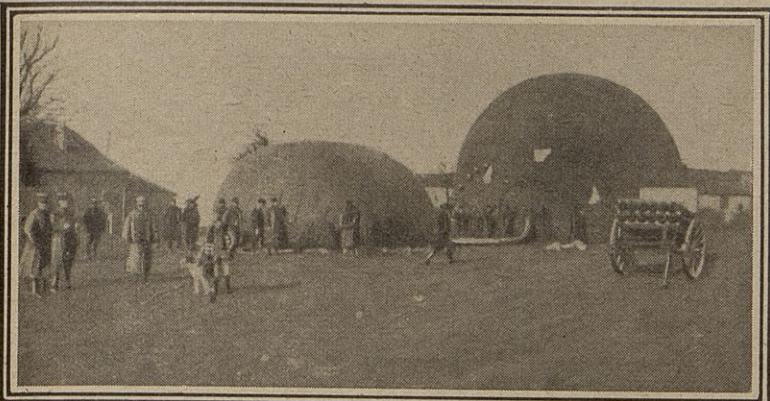


détrôné le vieux ballon captif qui, depuis Fleurus, a dominé tant de champs de bataille. On le voit s'élevant, près de Pont-à-Mousson, emportant dans sa nacelle les officiers qui surveilleront les manœuvres des troupes ennemis, et, repérant leurs batteries, dirigeront efficacement le tir de notre artillerie.

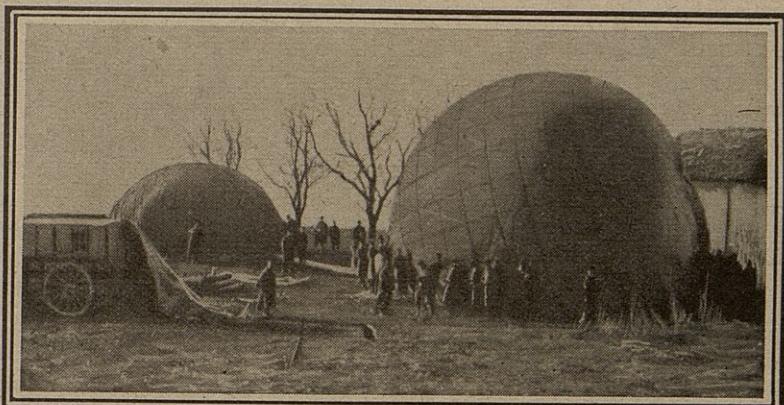
Les aérostiers amènent auprès du ballon la voiture contenant le matériel et le gaz nécessaire au gonflement ; le chien du régiment ne les a point quittés : il semble les encourager dans leurs efforts.



## L'ŒIL DE L'ARMÉE



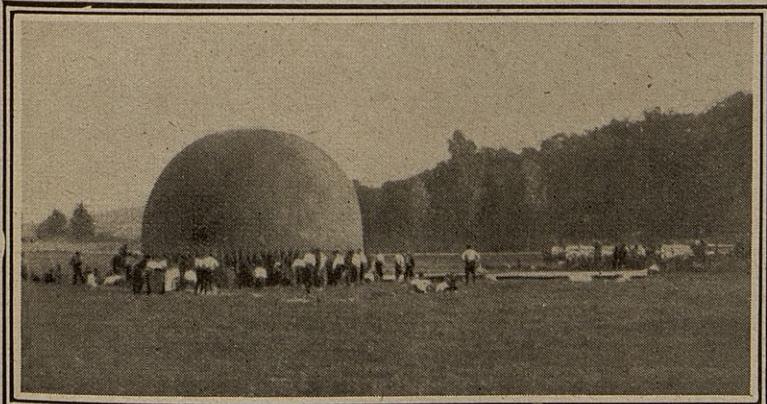
On dirait deux monstres accroupis qui, près de Pont-à-Mousson, attendent le signal pour bondir dans les airs.



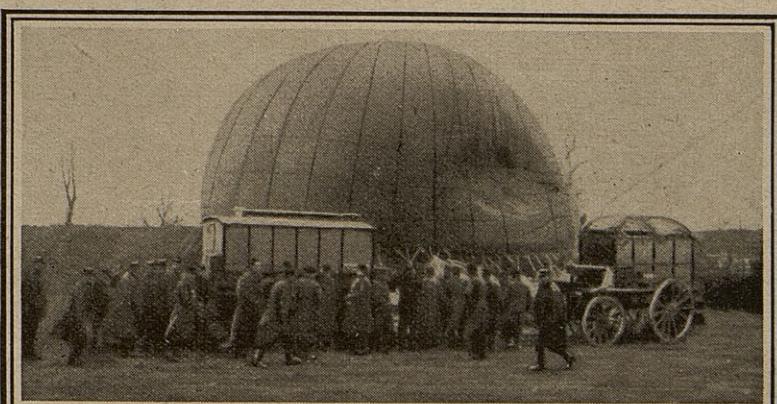
Avec une activité fiévreuse, les aérostiers procèdent au gonflement des ballons.



Près de Saint-Nicolas, le ballon captif est ramené à terre : à ce moment même, un obus allemand éclate à cent mètres du ballon.



A quelque distance du ballon se trouvent les voitures qui transportent le gaz pour le gonflement.



Le ballon est à demi gonflé : il est ramené à terre et solidement amarré.

## LA GUERRE NAVALE



La marine des Alliés vient encore d'affirmer sa supériorité dans la bataille navale des îles Falkland en coulant les quatre croiseurs allemands : « Scharnhorst », « Gneisenau », « Leipzig », « Nurnberg ».

Dessin de STARACE

## LE TIR AUX "PIGEONS"

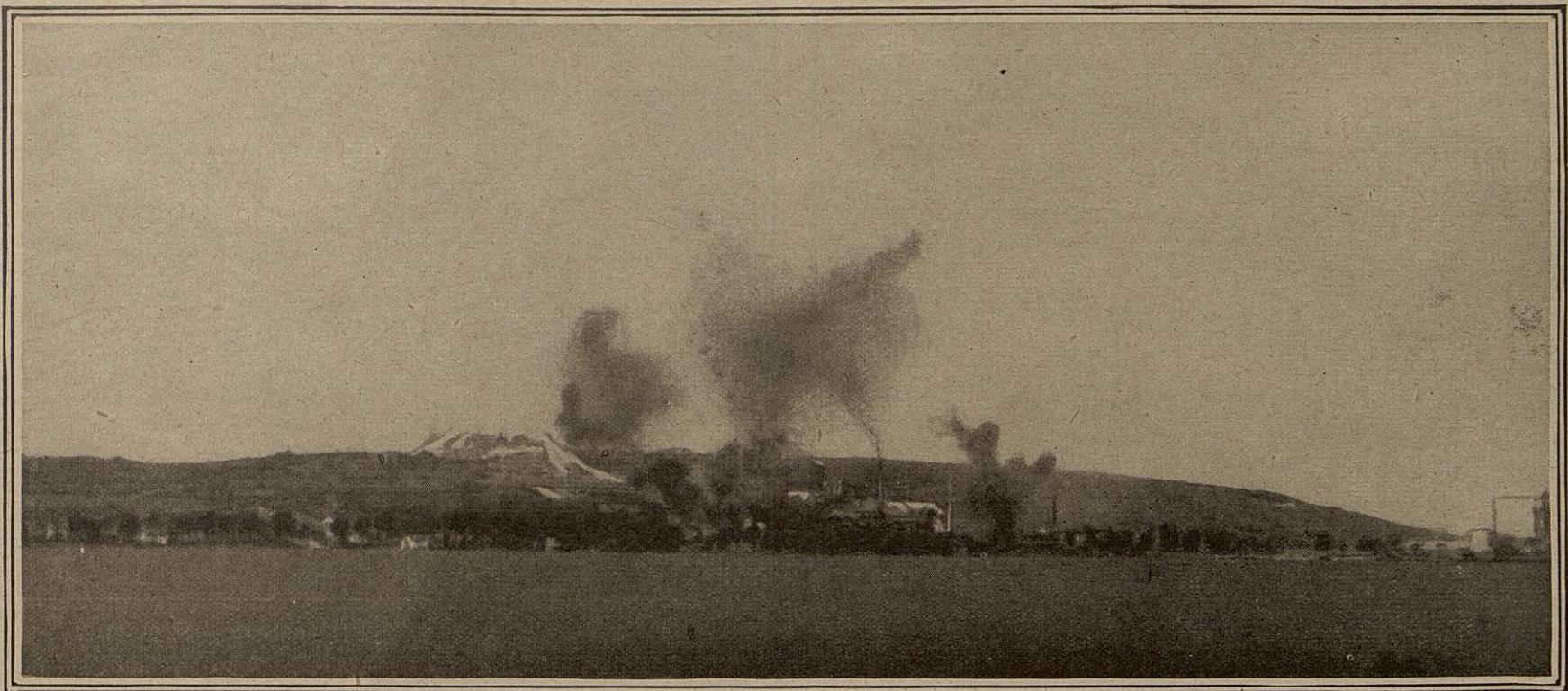


Près de Dixmude, des mitrailleuses sont installées, prêtes à tirer sur les « Tauben » qui survolent nos lignes.

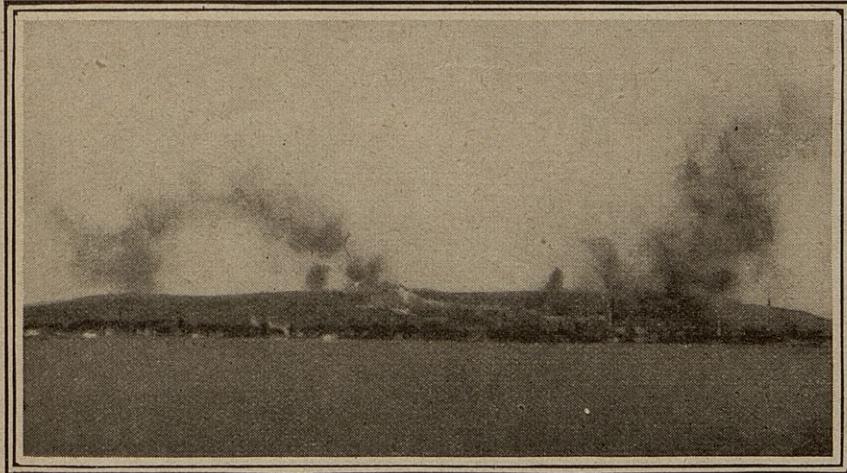


Un canon de 75, aux environs de Dixmude, tourne sa gueule vers le ciel : ses shrapnells seront encore plus efficaces que les balles des mitrailleuses, contre les aéros allemands.

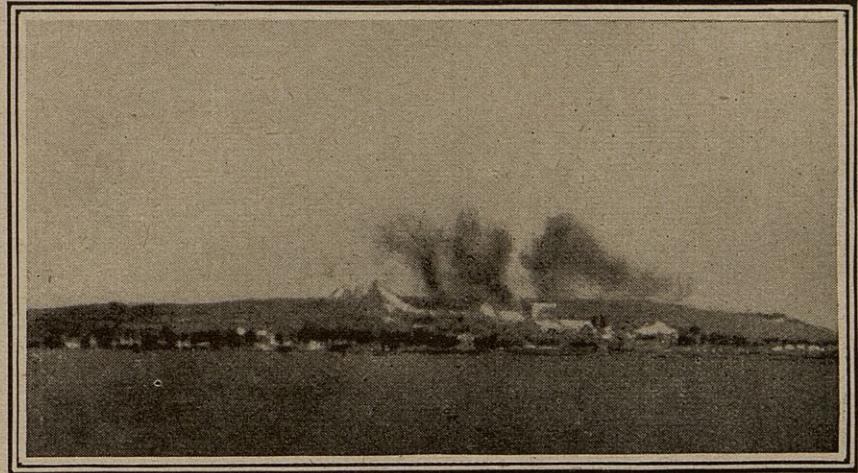
## UNE VILLE BOMBARDÉE



Cette petite ville de Lorraine, si joliment située au pied d'un monticule, a reçu une pluie d'obus. Ces photographies donnent les différentes phases du bombardement.



Les obus commencent à tomber ; quelques incendies s'allument sur les divers points de la localité.



Le bombardement devient plus intense : des maisons s'écroulent ; le clocher de l'église a disparu.



De tous côtés les obus pleuvent. Des colonnes de fumée s'élèvent vers le ciel ; bientôt, la jolie petite cité lorraine ne sera qu'un amas de ruines et de décombres.

## DANS LE NORD



Un camp d'aviation sous la neige : Le blanc linceul recouvre hangars et appareils.



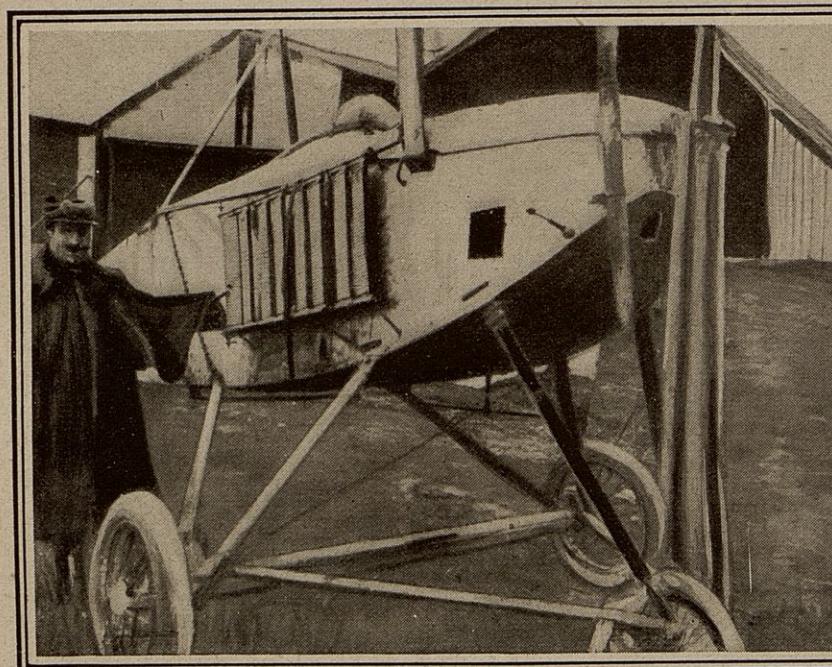
Les fuselages et les ailes des avions ont pris, sous la neige, un nouvel aspect.



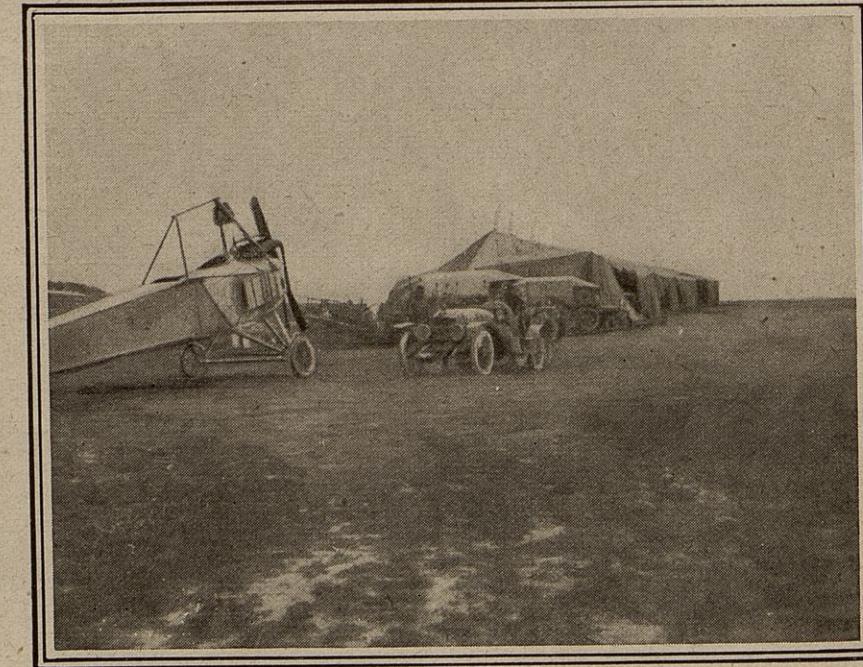
Derrière cette façade de l'hôtel de ville d'Arras, il ne reste plus rien : le beffroi mutilé la domine comme un moignon.



Cette gare de Vermelles, aujourd'hui déserte, fut le centre de violents combats.



Le lieutenant indique le trou que fit la balle de mitrailleuse dans le radiateur de l'Aviatik ; l'eau s'écoulant, le moteur chauffa et le pilote dut atterrir.



Cet Aviatik, que nos mitrailleuses descendirent à Amiens, est intact ; on a mis ses ailes à l'abri ; il servira à nos héroïques aviateurs.

# BOU-ZIAN

## du 2<sup>e</sup> Turcos

Par LÉON SAZIE

CHAPITRE DEUXIÈME

BAPTÈME DU FEU

**L**ES turcos, après la revue souriante, furent embarqués dans un train montant vers l'est. Bou-Zian retrouva, dans le convoi, ses camarades Bénizop, Ramonet et Chaloum, et aussi le fantassin français Durand, celui qui doutait de la victoire, malgré les turcos et le président z'Arabe. Ce Durand que Bou-Zian appelait Douro, — ce qui veut dire pièce de cent sous, — était mécanicien dans une usine d'automobiles de Levallois; il donnait la seule note triste dans l'enthousiasme de ces endiablés.

Bou-Zian, lui, débordait! Il expliquait à ses compagnons :

— L'Est ci la Salce... Ji connais plos que vos autres... parce que mon père l'iti blessé 70, por ici... Ji promis, ji venge... to comprends!...

Les turcos comprenaient, approuvaient et promettaient à Bou-Zian de le seconder; déjà ils caressaient leurs fusils.

— Li torcos, proclamait alors Bou-Zian, ci tojors bon; maintenant ci plos meilleur... Ti vas voir!

Ce « ti vas voir » s'adressait à Durand... Mais Douro secouait toujours la tête... Au début, l'humeur sombre de ce soldat français étonna Bou-Zian dont l'âme était faite de soleil, puis elle le fâcha.

— Porquoi, finit-il par demander à Durand, porquoi ti tojors kif-kif malade, ti rogoles pas avec torcos?

— Parce que, avoua Durand, j'ai laissé à la maison ma femme, ma fille... ; je pense tout le temps à elles!

Bou-Zian se calma. Tendant la main au fantassin de France, il lui dit doucement :

— Ci bon, Douro!... Maintenant ji connais quisqui ti peux pas content... Ton femme, ton z'enfant!... Reste tranquille... Si toi t'marches tojors avec taraillors, toi jamais tué, jamais morir!...

Aux stations, sur les quais, les femmes françaises comblaient d'tabac, de friandises, ces héros au cœur d'enfant. Pendant un arrêt plus long que les autres, une jeune fille toute mènue, toute blonde, exquise fleur de France, fut chargée de ravitailler le compartiment des grands diables bronzés... Les turcos, en prenant ce que la jeune fille offrait, gardaient un peu, dans leur bonne patte dure et loyale, cette petite main blanche et la serraien doucement, puis, pieusement, embrassaient leurs doigts qui avaient touché ses doigts.

— Sakha pitit mamoizille, disaient-ils, merci por quisqui ti donnes...

Bou-Zian était, lui, caporal, descendu sur le quai, attendant majestueusement que ses camarades eussent tous leur part dans cette distribution pour accepter la sienne.

— Mamoizille, écoute, dit-il à la jeune fille en la remerciant: Tot ça ci bon por torcos... Mais ti voir là, Douro, ci pas taraillor. Y en a chagrin parce qui laisse la maison son femme, son z'enfant... Toi dire lui quelque chose por faire corage!

La jeune fille approcha du compartiment et dit au fantassin Durand quelques bonnes paroles que les turcos écoutèrent comme une prière... Pour la première fois, Durand, qui s'était tenu devant ses compagnons, osa pleurer sans honte et parvint à sourire, ragaillardie.

— Ah! pitite mamoizille français, s'écria Bou-Zian, ti bout tout à fait... Ecoute... Si jamais quelqu'un ti veut faire de mal... ti appelles ton secours caporal Bou-Zian..., tos les 2<sup>e</sup> turcos... Ji viens... Nos passons por li feu por toi!...

Enfin, le convoi arriva à destination. Les turcos campèrent; à côté d'eux, les zouaves; un peu plus

loin, le régiment de Durand. En arrière, dans un parc, alignés, soignés, chérissés, les 75 allongeaient leur redoutable museau. Le lieutenant Pirou, voulant faire plaisir à ses hommes, peut-être leur donner un peu plus de confiance dans l'affaire, les mena visiter le parc d'artillerie, leur fit l'éloge du fameux 75.

Les turcos jetèrent, par obéissance, un coup d'œil sur les 75..., puis ils demeurèrent immobiles, indifférents. Le lieutenant s'en aperçut.

— Eh bien quoi, mes garçons, dit-il surpris, ça vous laisse froids... C'est le 75!.. le 75!..

— Ça, ci canon, voilà tout! dit Bou-Zian, parlant au nom de tous, canon, ci bon por faire tapage!... Mais por faire bataille, ça ci plos meillor!...

Et, ce disant, il tapait de sa main gauche sur sa baïonnette.

— Ah! la baïonnette! Les tirailleurs comptaient s'en servir tout de suite. Ils l'astiquaient, la graissaient, la préparaient avec amour.

Depuis plusieurs jours, le grondement incessant du tonnerre, de la pluie d'obus arrivait à leur camp; les turcos reniflaient la bataille... Bou-Zian demanda au lieutenant :

— Quand citi nos autres commencent?... Porquoi tojors canon, jamais taraillors?

Les turcos étaient inquiets. Deux jours auparavant le sergent Denisot avait dit à Bou-Zian :

— Demain, nous, les zouaves, nous allons donner... Les châlals vont marcher!...

Bou-Zian avait, à sa façon, félicité son ami Béni-

Voici qu'ayant vu un signal, reçu un ordre, le lieutenant Pirou commande :

— Couchez-vous!

Les turcos s'arrêtent net de danser. Effarés, ils regardent leur lieutenant qui répète vivement : Couchez-vous!

— Quisqui, cochez-vous? dit Bou-Zian; ma lieutenant ti trompes!... Jamais torcos dans bataille cochez-vous!... Torcos cocher solement quand tué, tot à fait, mort!...

Le lieutenant sait qu'il n'y a pas à discuter avec eux. Ils ne se coucheront pas!... Mais les balles arrivent plus dru. Elles vont faucher inutilement ses hommes. Alors il commande :

— Faites comme moi!

Et il se met à ramper!... Les turcos le laissent faire stupéfaits... Puis, comme autour du lieutenant des petites gerbes de terre jaillissent, que les balles claquent sec, Bou-Zian court à son lieutenant, se met à ramper devant lui, et tous les turcos le suivent.

On gagna ainsi une tranchée... Quelques turcos manquaient... Beaucoup avaient du rouge qui perçait leur habit... Tous étaient silencieux... Ils ne comprenaient pas cette façon de faire bataille!...

Deux jours..., trois jours, sans rien dire, ils gardèrent la tranchée, tiraillant sans cœur sur le lointain, sur l'ennemi qu'ils ne pouvaient voir, attendant, pour bondir, un ordre qui ne venait pas...

Le quatrième soir, Bou-Zian n'y tient plus... Le lieutenant est à l'autre bout de la tranchée..., ce lieutenant qui ne veut pas commander la charge. Bou-Zian a un plan qui va forcer à m'a au lieutenant Baroude, à tout l'état-major!.. Bou-Zian, d'un bond, sort de la tranchée dans laquelle il moisit, il court aux lignes prussiennes.

Sa haute silhouette se dessine franchement sur l'horizon qu'argente la lune claire.

Et grand, magnifique, Bou-Zian se met à invectiver les Allemands dans leur tranchée:

— Sortez di trou, si ti en as courage!... Vene: tos faire bataille avec Bou-Zian..., avec 2<sup>e</sup> torcos!...

Les Allemands, surpris d'abord, ne comprenant pas ce que veut cet homme, ayant peut-être peur de ce grand diable de turco, arrêtent un moment la fusillade. Bou-Zian marche encore; il arrive aux fils de fer et recommence ses invectives.

Dans leur tranchée, les turcos frémissent... Ils sont déjà prêts à bondir. Mais le lieutenant a vu la folie héroïque de son caporal.

— Bou-Zian! crie-t-il, Bou-Zian, rentre!... Reviens!...

— Attends, ma liotenant, répond Bou-Zian. Raste tranquille... Ji pas fini solter Prussiens!

Et il envoie à plein gosier toutes les injures d'Algérie, en arabe, en français, en sabir!... Les Prussiens, maintenant, ont repris leur feu contre cet homme. Ils l'entourent d'une auréole de balles!...

Le lieutenant Pirou affolé, voyant que Bou-Zian ne veut pas revenir, demande un homme pour aller le chercher, le ramener de force. Tous les turcos se présentent. C'est le premier soldat Ahmed, camarade de Bou-Zian, qui est désigné... Ahmed court à Bou-Zian, et, comme il arrive à lui, il tombe blessé... Bou-Zian calme et sublime lui dit simplement :

— Porquoi ti viens?... Ti vois bien y en a danger ici!...

Puis, rendu plus furieux par la blessure de son camarade, il redouble ses insultes :

— Ti caches, ti sortes pas!... Ti mérites pas coup fusil!... Ti bon solement, comme on chien, pour on coup de pierre!...

Il lance un caillou sur la tranchée allemande!

Mais une main se pose sur son épauille :

— C'est bien, Bou-Zian, dit amicalement le lieutenant Pirou. C'est bien!... Maintenant, il faut rentrer.

— Pardon, ma liotenant, ji fais Prussien sortir son tête... Attends!

— Non!... Aide-moi à porter ton camarade blessé...

Pour cela, Bou-Zian consent à obéir. Il joint les talons et salue militairement.

— Bien, ma liotenant.

Le lieutenant Pirou, digne chef de tels hommes, qui n'a trouvé que ce moyen de ramener son enraged caporal, soulève le buste d'Ahmed, Bou-Zian prend les pieds.

A petits pas, sous la fusillade qui redouble, le lieutenant Baroude et Bou-Zian portent doucement Ahmed et regagnent leur tranchée!...

(A suivre.)



BOU-ZIAN ATTENDAIT SOI, TOUR DANS LA DISTRIBUTION.

## APRÈS LA BATAILLE



Près de Léomont, la bataille fait rage. Les pans de mur protègent les brancardiers français.

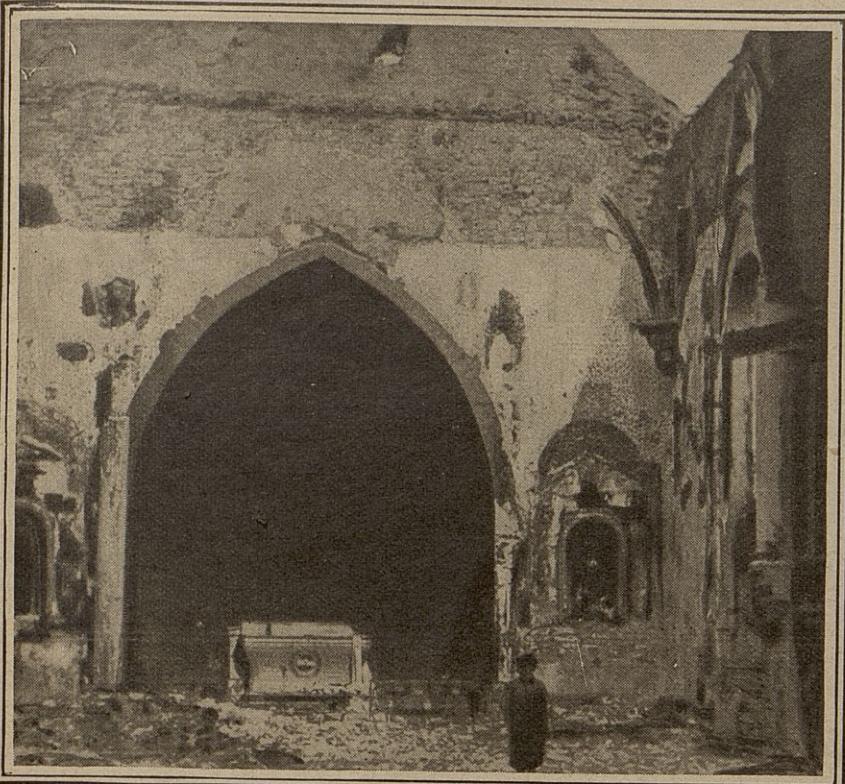


La mitraille a tout ravagé. Au milieu des débris, les brancardiers attendent une accalmie.

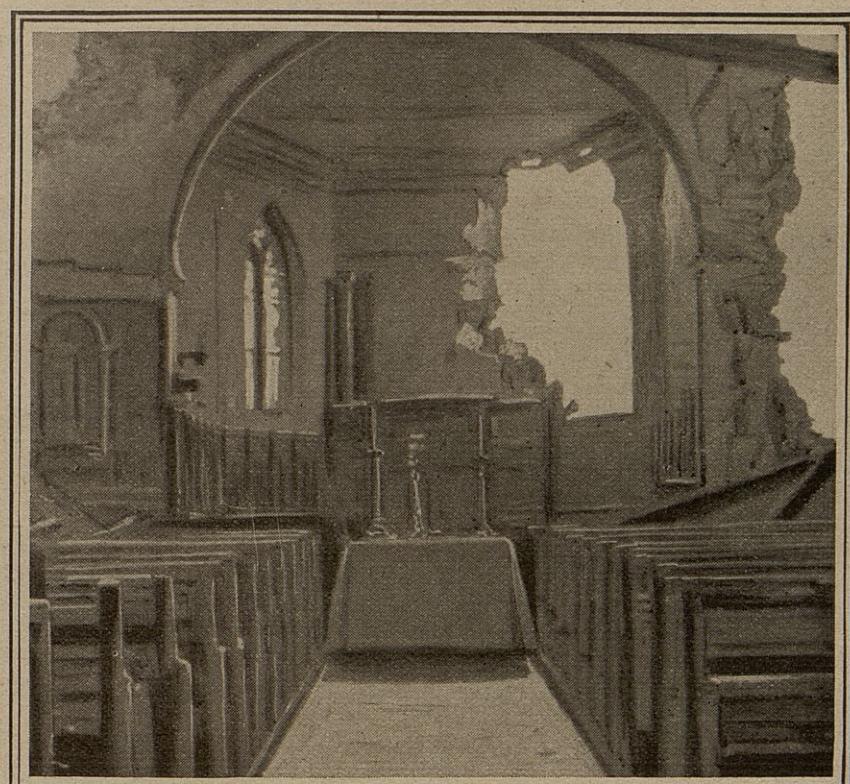


Un soldat allemand, couché par une balle, dort son dernier sommeil.

## DES RUINES



*L'église de Réméréville a été bombardée.*

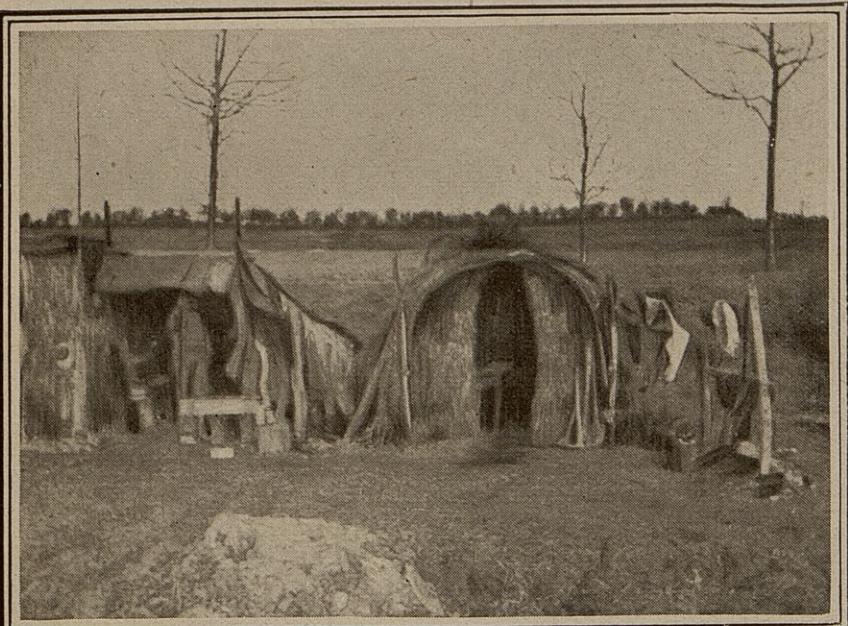


*Les obus ont détruit l'église de Drouville.*



*Le village de Maixe a vu les barbares. — Au centre, les ruines de l'église d'Haraucourt.*

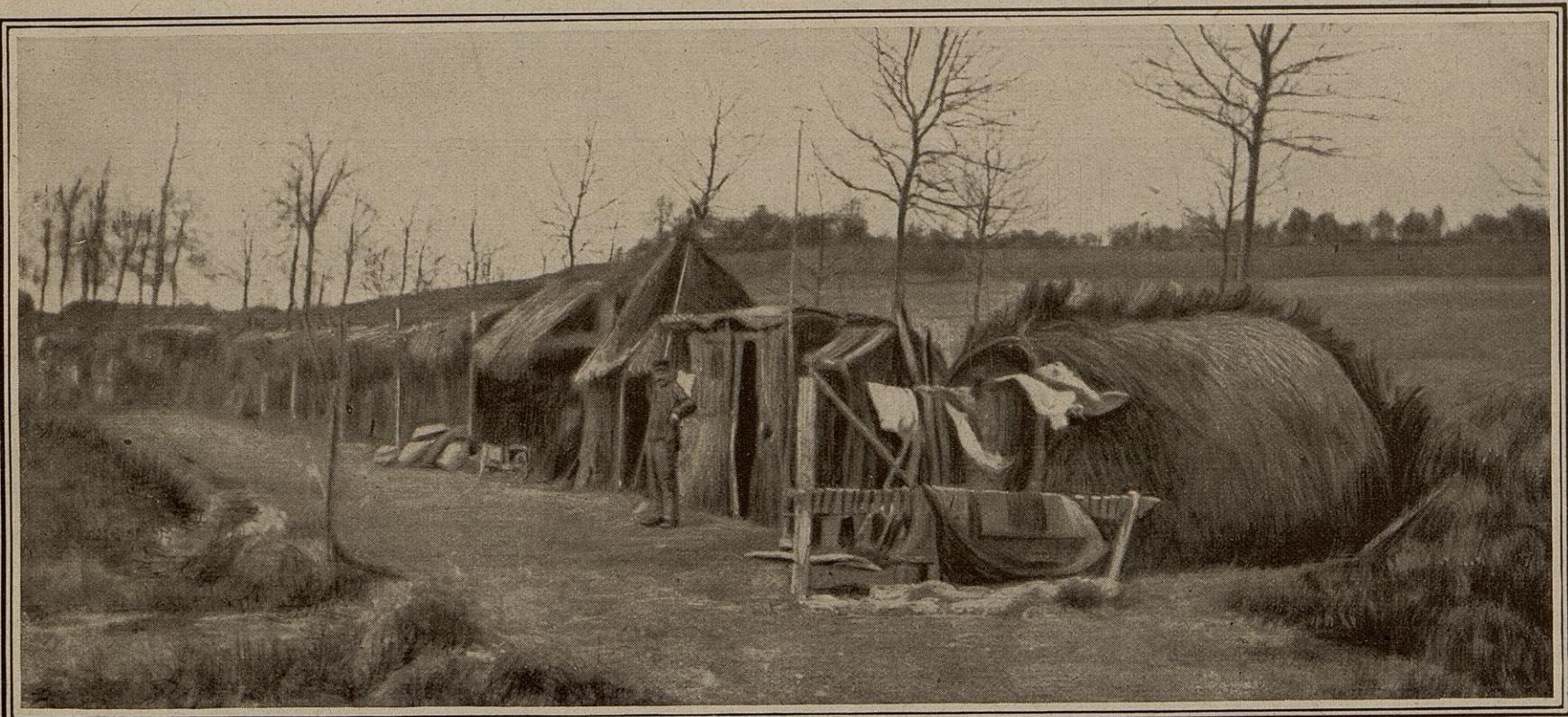
## UN GOURBI DANS LA SOMME



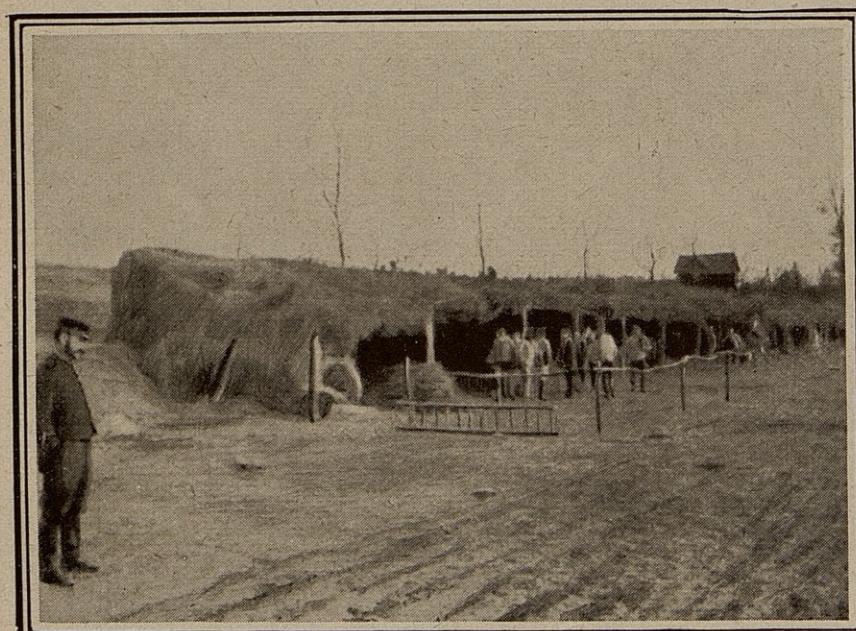
*A gauche, la cuisine ; à droite, la salle à manger : tout le confort moderne.*



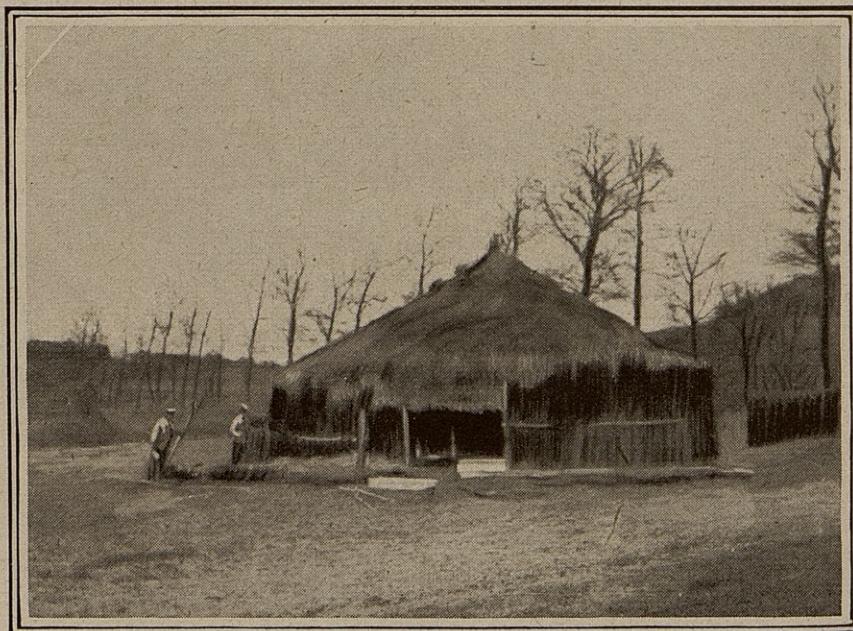
*Les officiers ont leurs appartements particuliers ; mais le concierge manque.*



*Adossé au talus d'une route de la Somme, un village de paillotes a été construit par nos cavaliers.*

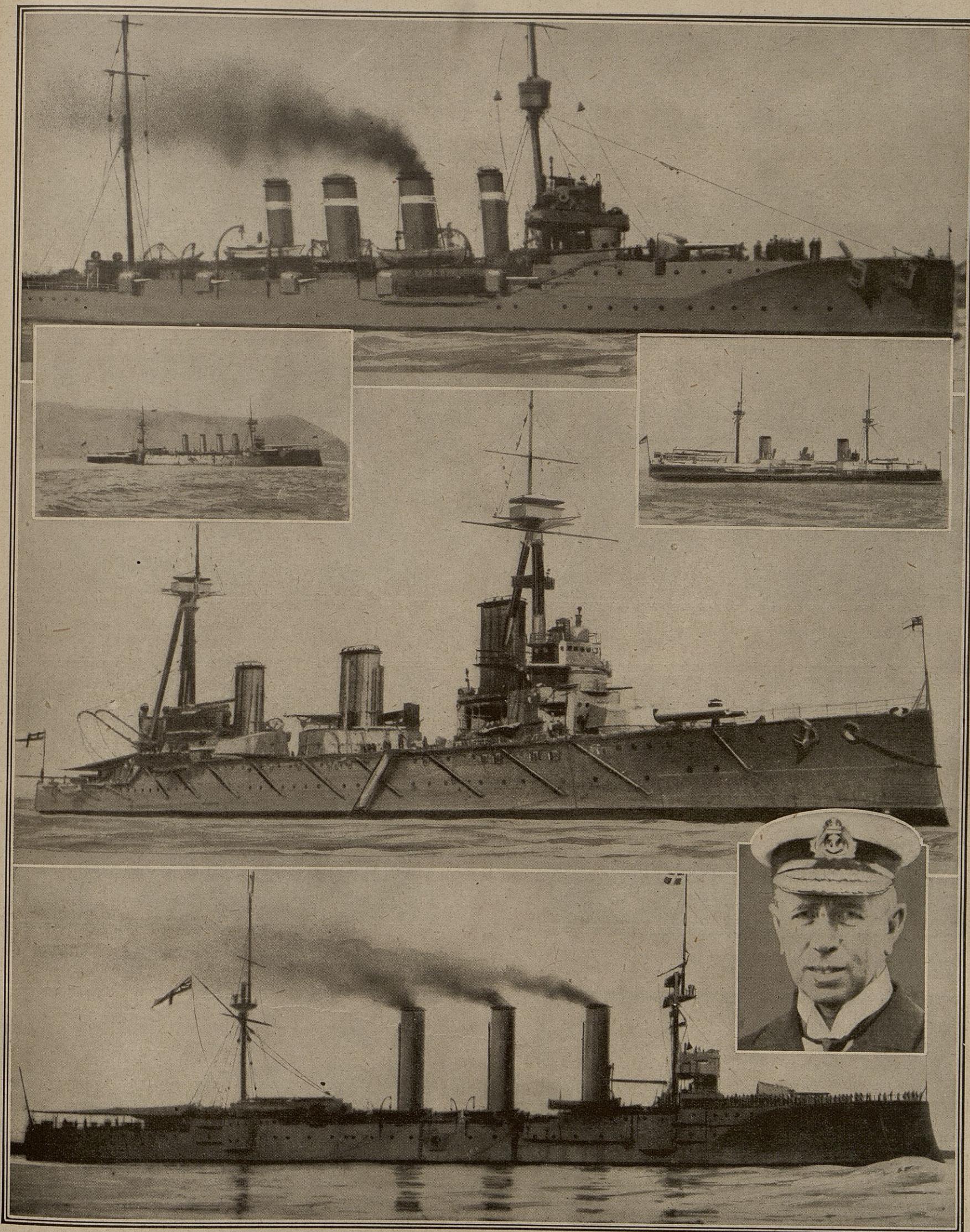


*Les chevaux sont aussi à l'abri ; sous des toitures improvisées, ils attendent le boute-selle.*



*Cette meule de paille, hutte de chef sauvage, contient cinquante chevaux.*

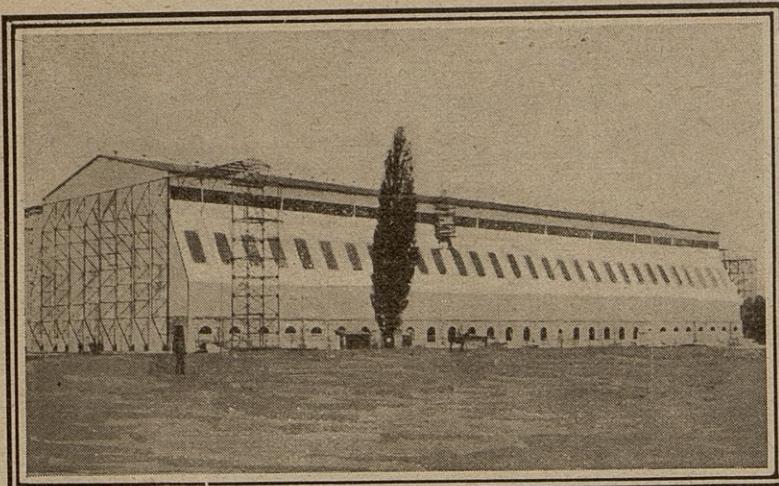
## LA MARINE ANGLAISE



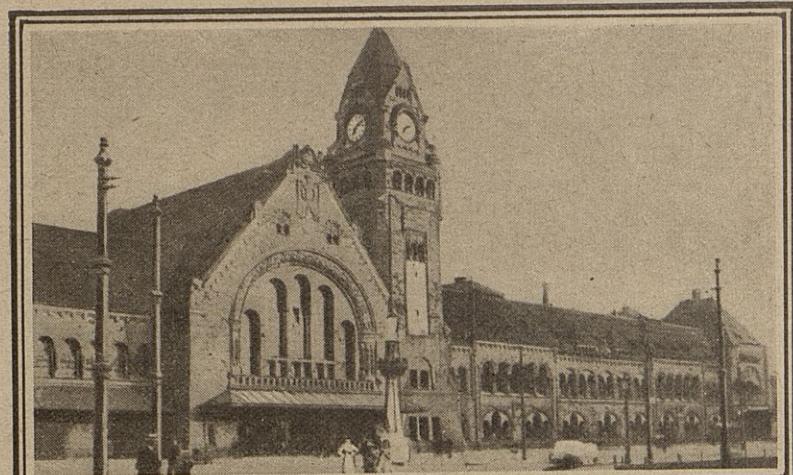
LES VAINQUEURS DE LA BATAILLE DES ILES FALKLAND

En haut, le « Glasgow », que l'escadre allemande avait endommagé ; au-dessous, ses vengeurs, le « Carnavon » et l'« Inflexible » ; au milieu, l'« Invincible » ; en bas, le « Kent ». — Dans le médaillon, sir George Callaghan, commandant de l'escadre anglaise dans la mer du Nord.

## UN PEU PARTOUT



Le hangar pour zeppelins de Frescaty, à Metz, sur lequel un de nos aviateurs a lancé plusieurs bombes.



La gare de Metz que survola ensuite le même aviateur : quelques bombes causèrent des dégâts importants.



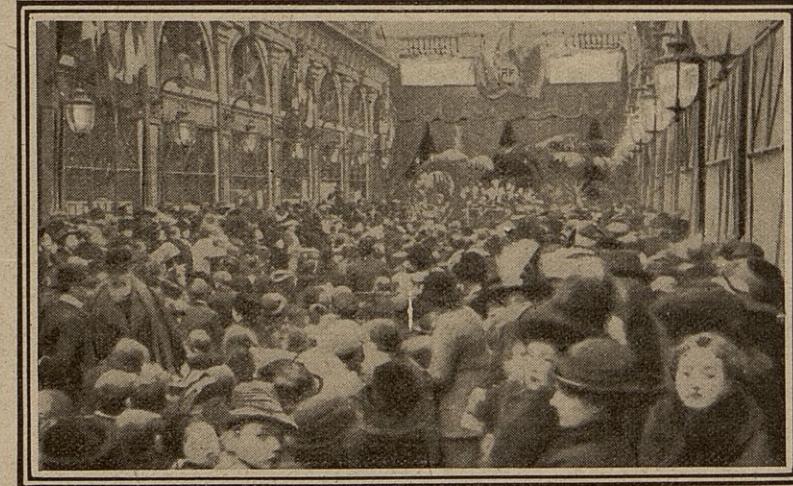
Quelle joie ! Voilà les cadeaux envoyés par les vingt maires de Paris avec le concours du « Matin ».



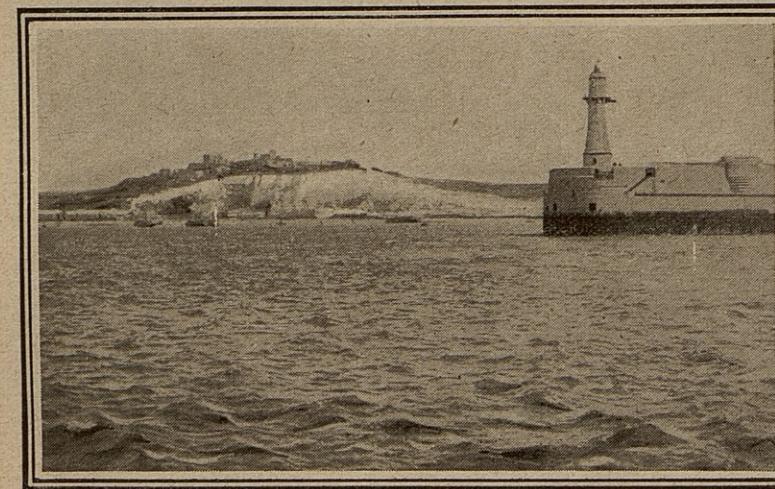
Une famille alsacienne fête la Noël : dans le cœur de tous palpite l'espoir : 1914 sera l'année de la délivrance.



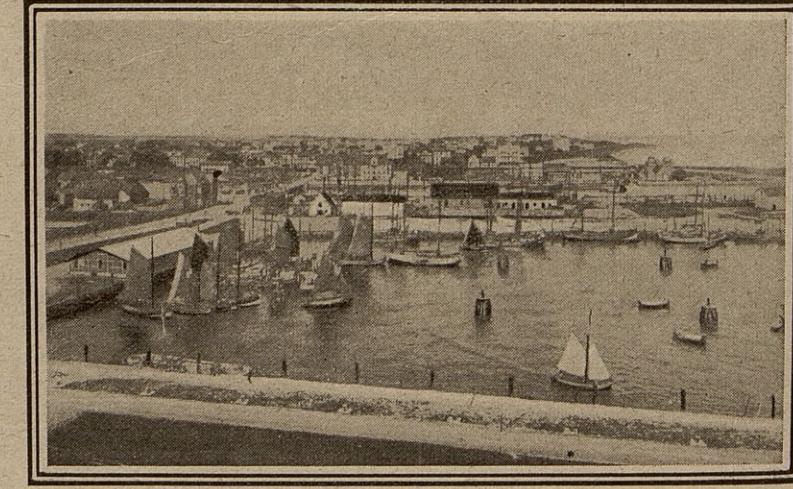
Exilés de leur département que l'ennemi occupe en entier, les petits Ardennais ont eu leur Noël au Palais-Royal.



Un concert, une distribution de jouets et de friandises firent oublier, un instant, l'amertume de l'heure présente.



Le château de Douvres, que survola un avion allemand.



Cuxhaven, où eut lieu le raid des hydravions anglais

# LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914



## LE FRONT ORIENTAL



### MALENTENDU

*Le kaiser à François-Joseph.* — Mais non !... Mais non ! Je vous ai dit : "Tenez dans les Carpathes, et courez sus aux Serbes !..." et non pas : "Mettez-vous à quatre pattes, et filez comme des zèbres...!"